

Trois pochades joliment surréalistes, une grande pièce légendaire: la chorégraphe américaine donnera le tournis à Genève

DANSE  
**Exquise  
hypnose**

Du 4 au 7 février

# Lucinda Childs, pour la beauté du geste

Par Alexandre Demidoff

Taillée dans le quartz. La chorégraphe Lucinda Childs est de cristal. Le bleu de ses yeux est un lac de montagne: il apaise, mais glace. Son visage parfaitement dessiné est de ceux que le fameux Studio Harcourt immortalisait après-guerre: il capture la lumière, il s'en repaît, il la métabolise en aura. Sa silhouette est au diapason, svelte comme au premier bal, avec ce supplément d'autorité qui est le privilège de l'âge. L'Américaine Lucinda Childs, 75 ans, est faite d'une étoffe légendaire. L'Association pour la danse contemporaine, en collaboration avec le festival Antigél, invite à la palper, à travers le monumental *Dance* – au Bâtiment des forces motrices du 1<sup>er</sup> au 3 février – et trois tocodes en chambre – *Pastime*, *Carnation* et *Museum Piece*, du 4 au 7 février à la Salle des Eaux-Vives.

Effleurez-la, cette toile, et voyez ce qui en surgit. Au début des années 1960, Lucinda est apprentie sorcière dans une église new-yorkaise où s'émulsionnent plasticiens, danseurs et acteurs, une tribu de novices qui fabrique des pièces un peu frappées, un peu séditieuses, à rebours de l'académie, de la tyrannie de l'économie. On imagine la jeune femme, l'état de grâce de ses 22 ans à l'écoute de tout, particulièrement du compositeur John Cage et du chorégraphe Merce Cunningham, ces alchimistes qui dissocient des alliages ancestraux, libèrent le geste de la musique, la musique des grands-messes du Carnegie Hall. Effleurez-la encore, cette toile, et éprouvez ses sortilèges. La Judson Memorial Church est une école de liberté. Et Lucinda se glisse en naïade ironique dans une baignoire. La pièce s'appelle *Pastime*, c'est le



Avec ses projections géantes signées Sol LeWitt, «Dance» éblouit.

(SALLY COHN)



Joliment surréaliste, «Pastime» est la première pièce de Lucinda Childs.

(GREGORY BATARDON)

premier opus d'une aristocrate qui se dévergonde en pensant à Marcel Duchamp, cet artiste qui transforme un urinoir – l'un de ces fameux ready-made – en arme fatale contre une conception majuscule de l'art. Suivent *Carnation* et *Museum Piece*, pochades surréalistes, où on voit notamment une coquette transformer ses bigoudis en hot-dogs.

Ce qui frappe, quand on découvre ces miniatures merveilleusement revitalisées par Ruth Childs, la nièce de Lucinda, c'est le plaisir de la vignette maîtrisée, de l'horlogerie, à condition qu'elle soit burlesque. Au temps de la Judson Dance Theater, Lucinda Childs est encore une farceuse qui cherche son mouvement au-delà de la danse. Faut-il alors voir une rupture dans *Dance*, ce transport sidérant où huit danseurs papillonnent en spirale, grisés par la musique de Phil Glass, au milieu de leurs doubles colossaux, des projections de Sol LeWitt? En 1979, année où *Dance* voit le jour, Lucinda Childs a certes changé de statut. On admire sa danse en forme d'arithmétique, ses jeux de variations à partir d'une séquence. Mais elle est fidèle à l'esprit des débuts, à cette économie d'un geste pur qui récuse toute tentation lyrique, qui n'a d'autre finalité que lui-même, qui est en soi un événement. «Un danseur ça danse, ça ne parle pas», lance volontiers cette muse de cristal.

«Dance». Du 1<sup>er</sup> au 3 février. BFM.  
«Pastime/Carnation/Museum».

Du 4 au 7 février.

Salle des Eaux-Vives de l'adc, Genève.

(Loc. 022 320 06 06,

www.adc-geneve.ch).